

## Par delà tout jugement, tu es

*Luce Irigaray*

Le fait de se poser théoriquement la question du rapport à l'autre est relativement récent. Le problème a été abordé d'abord dans les sciences dites humaines et dans les sciences de la nature, sans pénétrer le sanctuaire de la philosophie première et de l'ontologie, lieux où s'élaborent les paramètres de la subjectivité. L'autre reste donc quelque chose que l'on considère de l'extérieur, avec différentes perspectives, divers instruments de mesure qui visent à l'identifier, le décrire, le présenter et représenter.

Ainsi tenu à distance par un dispositif technique, l'autre est objet d'études qui valorisent plus ou moins tel ou tel expert sans qu'il s'implique dans des relations intersubjectives. Moins notre scientifique met en jeu ses affects, plus il risque de produire un bon portrait, un bon profil, une bonne analyse, etc. de l'altérité en cause. Nous assistons donc à la prolifération de spécialistes animant des débats, diversement cotés médiatiquement, sur les étrangers, les enfants, les fous, les malades. Pourquoi pas les exclus ? Pourquoi pas les femmes ? Toutes les formes d'autres sont acceptables à condition d'un cadrage socio-ethnologique qui permette d'en parler sans se parler. Sauf sur un mode paternaliste se penchant avec plus ou moins de condescendance vers les plus démunis, les plus faibles, les plus éprouvés ?

### **Un nouvel objet d'études : l'autre**

Paradoxalement, le rapport à l'altérité est de ce fait de plus en plus étranger à nos comportements quotidiens, qui se recalent avec soulagement grâce à des impératifs égalitaires parant à toute contamination ou altération possibles. Fixé par des paramètres identificatoires, l'autre est appelé, avec une bienveillance d'autant plus chaleureuse qu'elle reste abstraite, à venir rejoindre ceux qui composent déjà les rangs des humains supposés conformes. Donc pas autres : mêmes.

Et, comme sur les marchés financiers, nous assistons à de gigantesques transferts de capitaux qui estompent peu à peu les objets réels d'échange,

ainsi, dans cette multiplicité d'informations sur les composantes de l'humanité, disparaît peu à peu l'émergence de l'identité humaine.

Car, à force de brasser de l'autre, nos sages ont formalisé leur propre subjectivité à travers un respect rigoureusement chiffré et prudemment attentiste de l'implication dans les relations humaines.

Le "tu" s'est progressivement éloigné de toute proximité, de tout contact, de toute interaction possible par son entrée dans le cache ou l'étiquetage d'un préalable portrait-robot : un *il*, déjà fiché par nos polices scientifiques, ou politiques.

Le modèle ambiant est plutôt celui-là. Il connaît évidemment ses pôles opposés : la plus extrême abolition de toute particularité dans une fusion entre tous et chacun dont il ne subsiste qu'une impression de chaleur humaine. Pas de *tu* là non plus, mais une sorte de *nous* magmatique où l'on connaît peut-être le nombre d'individus à l'entrée de la mêlée mais rarement celui qui résulte de cette brassée de 1+1+1+1...

Les transferts d'énergie humaine en activités scientifiques ou en régressions collectives manifestent une même neutralisation des singularités subjectives transformées en compétences techniques interchangeableables ou en flux indifférenciés susceptibles de faire pâte commune. L'identité égalitaire y devient une sorte de numérologie froide mais rassurante sur le fait d'appartenir encore à une communauté dont les étalons deviennent parfois peu visibles, argent mis à part. Exception faite aussi d'une grammaire universelle supposée innée et qui nous aurait toujours déjà rendus aptes à échanger entre nous.

Bref, si le sujet humain se caractérise par un rapport à la parole et une pratique de la communication entre individus par delà l'instinct — qu'il soit sexuel au sens strict ou, plus largement, instinct de possession ou d'appropriation —, il y a lieu de craindre que son espèce soit en voie de disparition. Les preuves en sont assez multiples et flagrantes pour rendre la démonstration inutile sur ce point.

Quels pourraient être les motifs d'un tel déclin ? Certes, il est possible d'en énumérer plusieurs. L'un d'entre eux semble fournir une clé d'interprétation susceptible d'ouvrir de nouvelles perspectives : le manque de constitution d'un rapport à l'autre dans le respect de sa/ses différence(s).

### La transcendance d'un *tu* originaire

Dans les tentatives d'individuation menées dès l'aube de la culture grecque, le sujet s'est défini en imposant des formes qui encadraient la matière pré-donnée en la dominant. Dans tous les domaines, la tradition occidentale s'est élaborée à partir d'une maîtrise de l'univers naturel et de la construction d'un monde qui se servait de la nature pour s'en séparer.

Cette culture, qui s'est imposée et enseignée à nous durant des siècles comme la seule possible, a été élaborée par des hommes. A la différence des cultures orientales et surtout extrême-orientales, les valeurs de l'Occident ont été et sont encore avant tout masculines. Or la subjectivité de l'homme se structure en se différenciant de la mère-nature ; elle se construit pour une grande part non seulement malgré elle mais contre elle.

Le premier autre, dans la vie de l'homme, le premier *tu* humain avec lequel il échange est, de manière prévalente, un *tu* féminin-maternel. Mais la réalité de ce *tu* va être confondue avec un naturel indifférencié dont il faut émerger, se distinguer, qu'il est nécessaire de nier comme partenaire d'échange possible. Toute constitution du sujet à partir de la mère-nature sera solipsiste, autologique. Le *tu* sera éventuellement redonné au père, au Dieu-Père, et ensuite aux autres sujets masculins situés à l'intérieur d'un monde construit malgré ou contre le premier *tu*.

L'autre, qui était à l'origine, est donc barré, non reconnu, oublié dans son altérité.

Un des gestes à accomplir, pour aborder la question de l'autre, serait un renversement de perspective qui remet l'autre à l'origine. Non pas seulement devant moi et exposé à la générosité d'une liberté existant sans lui, mais derrière moi, hypothéquant ma liberté présente tant que je ne le reconnais pas. En outre, cet autre, pour le sujet masculin dominant en Occident, est *une* autre : un sujet à reconnaître dans sa différence. Le caractère originaire du *tu* par rapport au *je*, et d'un *tu* différent, d'un autre genre, serait le cadre *a priori* pour retrouver une juste perception de tout autre dans notre culture. Cela reviendrait à accepter et à intégrer à la conscience une dimension constituante de la réalité intersubjective, démarche plus utile que l'enseignement de règles morales, plus ou moins teintées d'idéologie, inapplicables concrètement par qui n'a pas reconnu le premier *tu* de son existence.

La prise en considération de ce premier autre ne résout pas pour autant tous les problèmes de l'altérité. Elle en rend possible l'abord. Elle fait apparaître la complexité des choses. Elle laisse entrevoir le chemin encore à parcourir pour poursuivre un processus d'individuation nécessaire.

Le premier *tu* est, pour le sujet masculin, un *tu* englobant. La mère, à l'origine, englobe le fils : de son corps qui l'engendre, de la nourriture qui le fait vivre, de la présence qui accompagne son devenir, de sa parole... Le *tu* originaire est transcendant au futur sujet masculin. Il échappe à sa saisie, à son jugement. Le petit homme peut appeler sa mère, la prier de venir à son aide, la rejeter dans sa colère. Outre ses cris vers elle, il peut connoter sa présence de bonne ou mauvaise, avec un éventail presque infini de qualités de toutes sortes. Il ne peut pas pour autant formuler à son égard des jugements objectifs. La transcendance de ce *tu* se soustrait à une possible connaissance de sa part : il ne peut pas se faire arbitre de sa vérité. Quand il prétendra le faire, elle échappera à tous ses procès logiques

fondés sur la non-contradiction. Elle renverra indéfiniment le balancier d'un pôle à l'autre sans arrêt possible sur une vérité univoque. Et lui ne pourra pas décider une fois pour toutes si elle est ceci ou cela. Elle échappe à la maîtrise de ses jugements.

Afin d'établir la stabilité de son argumentation, il dira qu'elle n'est pas. De ce non-être, il doit donc sortir, se libérer, réduisant ce premier *Tu* à une nature à surmonter, une matière à informer, une sensibilité à dominer, un commencement ingénu de l'existence à soumettre à une culture logique.

### Une hypostase non révélée

Dans une ingénuité non moins grande mais plus concertée, la loi du père prétendra établir un bon ordre là où serait, au commencement, le chaos fusionnel. C'est oublier l'originare transcendance du *Tu* maternel. Rien ne sera réglé de ce premier rapport. Seul Dieu fera un contrepoids à la mesure du problème. Et le Dieu-Père deviendra ainsi le *tu* — le *Tu* — par excellence, celui qui conjoint en lui vérité, justice, bonté et ... création de l'univers. Inaccessible dans sa transcendance, comme l'était la mère, il devient l'hypothèse ou hypothèque finale d'un possible rapport à l'autre.

Reporter ainsi à la fin ce qui était au commencement, l'irrésolu du commencement, aide parfois à dégager une possible mesure dans la relation à soi, au monde, à l'altérité en général. La question du rapport à l'autre dans sa différence n'est pas solutionnée pour autant. Que Dieu soit le tout-autre ne conduit pas le sujet à entrevoir le tout-autre de l'autre, en particulier de l'autre genre. La transcendantalité de la différence ne permet pas encore de faire l'expérience de la transcendance de l'autre ici maintenant. Le renvoi à l'infini, ou dans l'absolu, a en quelque sorte occulté l'opération présente à réaliser dans le rapport à l'autre.

Dit autrement, la transcendantalité de la mère s'est en quelque sorte hypostasiée en Dieu, le tout-autre. Ce Dieu est désigné par le genre masculin. Dans la tradition occidentale, on ne dit pas *la* Dieu, la transcendance de *la* Dieu. L'hypostase du tout-autre de la mère s'exprime par un autre genre que le sien.

Une double substitution de catégories linguistiques rend l'opération imperceptible, le transfert opaque : l'adjectif est devenu un substantif, le féminin un masculin.

Hypostasiée en Dieu, la différence originare entre le petit homme et sa mère redescendra difficilement de son ciel. Un Dieu tiendra invisiblement la balance de tout jugement sans pouvoir jamais être jugé lui-même. La chose est acceptable pour le sujet masculin car ce Dieu est de son genre. Il appartient à sa culture. Il entre dans une construction qui lui est propre. Immaîtrisable, ce Dieu fait partie de la constitution de sa maîtrise.

Une telle hypostase incite sans doute au respect de petites différences entre des humains égaux au regard de la différence absolue. Elle permet peut-être de dire que la différence sexuelle est subsumable dans un plan d'acculturation ou de rédemption de l'humanité. Mais la différence sexuelle comme telle s'en trouve plutôt esquivée que reconnue dans sa réalité sous-jacente à une culture.

Or, c'est à partir d'elle que peut se reprendre l'articulation entre nature et culture vers un processus d'individuation encore inachevé. Que l'homme ait suspendu, pour un temps, l'œuvre de son devenir à un Dieu-Père peut se comprendre. La tâche était difficile ! Mais que, aujourd'hui encore, cet Absolu de justice et de bonté l'empêche de considérer l'altérité de l'autre dans sa réalité est moins acceptable.

Une autre étape est à entreprendre : celle qui permettra au sujet masculin de respecter la transcendance du *tu* originaire sans le confier à la garde d'un au-delà divin. Cette œuvre passe par la reconnaissance ici et maintenant de l'irréductible différence entre le *tu* féminin et lui.

### L'irréductibilité du genre

La transcendance du *tu* maternel par rapport au sujet masculin n'est pas maîtrisable ni intégrable dans une logique de type aristotélicien, nous l'avons vu. Elle ne pourrait être située que comme une cause nécessaire à sa constitution, dont les règles se préoccupent peu de rapports intersubjectifs. Pendant des siècles, cette logique a pu sembler la seule possible. Elle subit, à notre époque, des ébranlements décisifs. L'un d'eux vient justement du statut de l'altérité dans la constitution subjective. Le sujet ne peut plus se définir univoquement comme dominateur de la nature et constructeur de mondes ; il se trouve confronté à la nécessaire structuration rationnelle des relations à l'autre. Même si le problème n'est pas posé en ces termes, il insiste dans les divers domaines du devenir humain. Ne pas le prendre en considération, signifie accepter de régresser dans la conquête de l'individuation.

Comment donc aborder logiquement la question de l'altérité de l'autre ?

Impossible à aborder frontalement, le statut de la transcendance maternelle peut se trouver une économie par le biais du rapport à l'autre ici et maintenant. Mais la relation à l'autre homme, l'autre sujet identique logiquement au sujet masculin, ne suffira pas pour découvrir une solution car elle ne met pas en cause l'horizon fondé sur la non-reconnaissance de la transcendance maternelle. Elle a lieu à l'intérieur de la construction excluante du *tu* originaire. C'est le rapport à l'autre genre qui peut assister le pas à franchir dans l'individuation humaine.

Le sujet féminin, dans la rencontre présente et disons horizontale avec le sujet masculin n'est ni une nature première, ni un englobant, ni une antériorité inenvisageable liée à l'origine du sujet. Il est l'archétype de l'autre. Et il n'est pas possible de traiter le problème de l'altérité sans tenir compte de ce modèle fondateur de toute altérité : le sujet de l'autre genre. Le respect de l'irréductibilité du *tu* féminin est, pour le *je* masculin, le deuxième *a priori* à considérer pour accéder à une intersubjectivité réelle. *Sujet masculin et sujet féminin sont insubstituables pour divers motifs* : leur position par rapport à un *tu* originaire est diverse, leur être-au-monde est spécifique, leur vécu corporel et cosmique est autre, leur économie relationnelle est différente, leur mode d'entrer dans le langage et de s'y situer est propre, etc.

Les sujets masculins et féminins appartiennent à deux mondes irréductibles, pour une part prédonnés, pour une part élaborés à partir d'une identité originaire : corporelle et relationnelle, pour ne retenir que les deux composantes les plus fondamentales de la construction de l'identité.

Chaque genre, relie, à sa façon et selon ses nécessités, les pôles nature et relationnel, qu'il lui revient d'articuler pour entrer dans la communauté humaine. Restera ensuite à mettre en relation ces deux réalités subjectives.

Cette étape de l'individuation humaine est encore à accomplir. Fixé à son statut généalogique, le sujet masculin n'a pas pu jusqu'à présent reconnaître le sujet féminin dans un rapport d'altérité indépendant de la génération naturelle. L'autre, femme, reste pour lui liée à la mère, vis-à-vis de laquelle il entretient des affects ambivalents qui contrarient une possible intersubjectivité. L'éthique, civile ou religieuse, impose des normes, coutumes ou lois, à ces relations, entre nature et culture, où la perception de l'autre comme autre est encore impossible pour la conscience. Mais la loi ou l'usage, intervenant pour faire respecter l'autre, peuvent faire écran à sa reconnaissance s'ils sont édictés d'un seul côté. Une culture au masculin a sans doute servi à franchir des étapes dans le procès d'individuation humaine mais elle en empêche le devenir si elle ne s'ouvre pas à la reconnaissance de l'autre, femme, comme sujet de valeur culturelle équivalente mais différente.

Cela ne peut certes pas se dire comme le partage entre un pôle nature et un pôle culture, un pôle disponibilité maternelle (réelle ou potentielle) et un pôle activité fécondante, un pôle accompagnant et un pôle initiateur, etc. Il n'y a pas encore là de l'autre, mais un unique sujet avec les conditions nécessaires à la réalisation de son monde.

### **Le négatif comme méthode dialogique**

La découverte de l'autre suppose la rencontre entre deux mondes irréductibles qui se reconnaissent l'un l'autre sans pouvoir se connaître l'un l'autre.

Ce mode d'être ou de faire est encore étranger au sujet occidental. Sa tradition lui a enseigné à respecter ce qu'il reconnaissait comme vrai et à aborder, dans un rapport non hiérarchique, ses pairs, ceux qui participent du même monde, de la même identité. Submergé par le problème de l'altérité, la stratégie adoptée par lui sera plutôt d'élever l'autre au statut d'un même — une femme vaut bien un homme, un noir vaut bien un blanc — que d'éduquer la conscience à se percevoir limitée, au niveau sensible comme au niveau mental. Le *je* masculin acceptera, au pire, de descendre, selon lui, quelques échelons dans ses performances intellectuelles acquises. L'homme n'est-il pas féminin, lui aussi ? Et le blanc, un peu noir ?

Faut-il voir là une approche plus ou moins intuitive de la question de l'altérité ou un refus de renoncer à un mode de juger, quitte à régresser quelque peu culturellement ? Cette deuxième hypothèse est malheureusement plausible. Une culture qui a manipulé avec tant de dextérité la négativité ne peut renoncer à un tel outil logique sans y perdre. Le problème est que l'usage du négatif a généralement servi au sujet à englober tout autre dans son propre horizon, et qu'il s'agirait désormais de le laisser hors de sa maîtrise. Ce geste bouleverse nos catégories logiques les mieux établies.

“Toi, qui ne seras jamais moi ni mien”, je te “reconnais”, alors même, si ce n'est parce que “je ne te connaîtrai jamais”, parce que tu échappes à toute forme d'“appropriation” de ma part — voilà qui ne correspond pas à nos habitudes culturelles. Ce qui demeure hors d'atteinte de notre évaluation, n'est-il pas à éviter comme n'étant pas de notre espèce ? Pas vraiment, ou pas encore, humain ? Donc à fréquenter avec une complaisance instinctivo-animale ? Ou paternalistement accueillante, en vue de quelque intégration future dans un monde déjà acculturé ? Il n'y a pas là encore reconnaissance de l'autre mais réduction de l'altérité à, ou dans, un unique monde. L'usage du négatif comme limitant l'horizon d'un seul sujet en vue de le rendre disponible, ou accueillant, à l'existence d'un autre monde relève d'une logique nouvelle, encore à découvrir, à appliquer.

Pour le sujet masculin, il s'agira de déconstruire un univers culturel autologique, qui n'a pas encore laissé place à la parole de l'autre ; pour le sujet féminin, il est plutôt question d'élaborer un monde en organisant, de façon spécifique, les relations entre nature, langage et altérité. Pour émerger d'une transcendance maternelle, l'homme occidental a bâti des mondes : inventant des outils, fabriquant des objets, élevant ou dessinant des frontières dans l'espace et le temps, en lui-même d'abord. Semblable à sa mère, la fillette a vécu la génération et une première forme d'intersubjectivité comme allant de soi, et à perpétuer sans renoncer à une familiarité connue dès la naissance. C'est en quelque sorte en s'opposant à l'autre que la subjectivité du garçon commence à se structurer, alors que la fille accède à la sienne en faisant d'abord comme l'autre.

Ces deux autres, il est vrai, n'occupent pas la même position vis-à-vis du futur sujet. De genre différent ou de même genre, ils représentent tantôt un univers étranger, tantôt un univers semblable. C'est dans une relation à la même que soi, incluant en outre la génération naturelle, que naît au monde la fille, alors que le garçon y entre engendré par une autre que soi, qu'il ne pourra pas imiter-répéter dans le processus d'engendrement naturel. En quelque sorte comprise dans l'univers maternel, la fille en sortira en s'ouvrant à la différence de l'autre genre ; dès l'origine doublement exclu du monde maternel, le garçon compensera une telle déréliction par la survalorisation de l'homme-père, qu'il fera garant des idéaux, des lois, des pouvoirs.

Si le sujet féminin ne connaît de l'autre genre que la loi du père à laquelle le devenir de sa conscience est soumis, il sera incapable de reconnaître l'homme comme autre ; si le sujet masculin n'a vécu vis-à-vis de l'autre genre que l'exclusion obligée de l'univers maternel, il ne pourra pas reconnaître la femme comme autre. Un système de jugements orthopédiques, issus de relations généalogiques, les sépare l'un de l'autre sans que soit acquise la liberté de deux subjectivités adultes capables de se reconnaître sans s'annuler ou se réduire l'une l'autre.

Il faut donc analyser — ou déconstruire — de tels jugements pour retrouver un possible chemin vers un autre, un *tu*, libéré des paralysies et projections liées à l'ancrage du sujet dans une économie à prévalence patriarcale.

### Une différence non prédicable

Une telle interprétation et remontée de notre logique prédicative dans l'approche du *tu* désencombre certes la conscience de schémas et de contenus de vérité qui gênent la perception de l'altérité. Elles ne dispensent pas, pour autant, d'un troisième suspens du jugement.

Ce que je peux dire de l'autre ne correspond pas à ce que celui-ci peut dire de soi. Une différence sépare ma perception extérieure de sa perception intérieure de lui-même. Mes jugements sur lui ne seront le plus souvent que *mes* évaluations, réduisant son *je* en un *il* pour moi. Le rapport entre *je* et *tu*, entre ma subjectivité et la sienne est annulé par la vérité que je prédique de lui. Si tu es ceci ou cela pour moi, je ne suis déjà plus libre de dialoguer avec toi.

La chose est particulièrement incontournable quand il s'agit de la relation entre un sujet masculin et un sujet féminin. Les quelques différences que j'ai énumérées, témoignent d'une constitution subjective diverse pour la femme et pour l'homme, mais elles ne peuvent s'analyser de manière comparative. De tels éléments, entrant dans la construction d'un sujet et d'un monde, y disparaissent comme tels dans l'unité d'un

univers propre. S'ils peuvent être signalés comme indices d'une différence, ils ne peuvent s'extrapoler de l'existence d'un sujet pour l'évaluer comme plus ou moins égal à l'autre, plus ou moins masculin ou féminin. Ces jugements prédicatifs annulent l'existence ou l'être mêmes du sujet.

En ce sens, il est impossible de réduire l'identité sexuée, et plus généralement l'identité subjective, à un paquet de sèmes, une addition de dénnotations ou de connotations, un ensemble d'instances, voire de différences, etc. La pertinence de chacune de ces composantes se transforme dans la façon dont le sujet les assemble et les convoque dans une unité propre.

Déjà irréductibles dans leur description, ou approche phénoménologique, passibles de prédication, les subjectivités de l'homme et de la femme le sont doublement dans la rencontre entre un homme et une femme. A moins qu'ils n'aient renoncé à toute présence subjective, l'abord entre eux a lieu dans l'horizon de l'inconnaissable. Ce que je sais de toi, n'est pas ou ne peut pas être ce que tu es. M'approcher de toi suppose l'arrêt de tout jugement dans un silence où je t'écoute dans ton irréductible différence. Le suspens de tout discours et de toute vérité déjà articulés est nécessaire pour entendre quelque chose de toi. La perception de ta subjectivité déborde mon entendement.

Mes sens me mettent peut-être mieux en chemin vers ton mystère, s'ils ne te réduisent pas à un objet. Ainsi l'invisible de ton esprit, de ton souffle, ou de ton âme... ne doit pas disparaître dans la perception visuelle que j'ai de toi. Te voyant, je dois doubler ton corps d'une intériorité échappant à mon regard, du moins partiellement. De même, tes paroles n'auront de sens que sur fond d'un indicible qui en garde la source et l'énonciation présente. Et le toucher ne restera toucher à toi que s'il n'est pas capture ou anéantissement de ton autonomie subjective. Le dialogue entre nous commence avant toute parole prononcée, et il ne pourra jamais s'y ramener.

Un cadre doit ménager l'existence du deux, et un rapport d'indirection garantir le respect de l'irréductibilité de chacun. Ma vérité ne sera jamais la tienne, et les jugements que j'émetts te concernant expriment ma réalité plus que la tienne. Ce n'est qu'après un suspens de leur pertinence sur ta vérité que celle-ci commencera à se laisser approcher par moi. L'attrait me guidera vers le mystère de ton être, qui m'éveille et me touche sans que je puisse jamais en formuler le dire, en dévoiler la source, en épuiser le contenu.

### Par delà tout jugement, tu es(t)

Je ne te connaîtrai jamais, tu ne me seras jamais propre, et ce *ne ... pas* est ce qui te constitue en un possible *tu* pour moi, en une réalité ou une

instance irréductibles à mon *je*. Certes, il nous arrivera de nous confondre en quelque perméabilité fusionnelle, en quelque avidité appropriante, en quelque immersion dans une culture ambiante. Mais le retour à notre différence nous rendra à la dualité, au dialogue.

Je ne suis pas toi, tu n'es pas moi, représente la clé qui introduit à l'élaboration d'une rationalité dans une dialectique intersubjective. Aucun des sujets n'y sera réduit par, ou dans, l'autre, et les deux sujets sont insubsumables dans une entité ou une vérité qui les englobent. Le négatif qui les constitue et les maintient comme deux, n'est redevable dans aucun tout, aucun absolu.

Ce négatif limite "à jamais" ma perception de la réalité, de la vérité. Il fait de l'autre un irréductible détenteur d'une part de vie et de monde, qui échappe à ma prédication. C'est en l'écoutant, et non en le jugeant, que je m'initierai à ce que, livré à moi-même, je ne connaîtrai jamais. Mais ce que j'apprendrai ainsi ne deviendra jamais mien sous peine de se ramener à autre chose que sa réalité ou vérité propres.

L'horizon du monde d'un sujet ne peut se clore sur une vérité univoque sans y perdre une part de la vérité. Il doit rester ouvert au monde de l'autre, métastable, en devenir, et pourtant centré par le retour à soi, l'appartenance à un genre.

Ce qui, au regard de la langue, pouvait apparaître une simple mise en acte d'un processus achevé, devient générateur constant de la langue elle-même. Le dialogue dans la différence engendre une réalité et une vérité des contenus et des formes du discours, jamais formalisables une fois pour toutes. La différence sexuelle, élevée au statut de productrice de culture, renverse en quelque sorte nos habitudes linguistiques, en faisant du dialogue le lieu privilégié de la génération de la parole, de la vérité. Une vérité jamais stockable en énoncés déjà proférés, jamais assimilable à des acquis scientifiques, jamais assujettie à des programmes techniques.

Que la reconnaissance de la différence sexuelle au niveau logique suscite de telles résistances, se comprend ! Elle bouleverse la plupart des normes établies. Elle nous révèle aussi le peu de chemin parcouru dans la réalisation de la communication entre nous.

Mais avoir une œuvre à accomplir est plus stimulant comme projet que la répétition obligée d'un ordre déjà défini. D'autant plus qu'une telle œuvre nous rouvre des sources de silence et de parole là où l'horizon linguistique semblait un peu encombré, saturé, dominé par une entropie génératrice de conflits insolubles et de pénurie de sens.

Reconnaître l'autre ici maintenant est aussi la voie pour rendre à la transcendance du *tu* originaire ce qui lui revient. La limite qu'impose au monde du sujet l'inconnaissable d'une transcendance horizontale dans la rencontre avec l'autre genre, lui laisse entrevoir ce qui, du premier *tu*, s'est effacé dans la conquête d'une conscience propre. Dieu pourra ainsi se manifester à sa guise, libéré de nos projections et de nos impératifs logiques et prédicatifs.

### Références bibliographiques

Pour une meilleure compréhension du texte, je suggère de se reporter à :

IRIGARAY (L.)

1985, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit.

1990, *Sexes et genres à travers les langues*, Paris, Grasset.

1992, *J'aime à toi*, Paris, Grasset.

1993, «Genres culturels et interculturels», *Langages*, n°111, sept.

Les autres sources présentes à cette réflexion sont trop nombreuses pour que leur citation soit réellement significative. Certes, on pourra y entendre une critique de la notion d'altérité chez des philosophes tels que Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Emmanuel Lévinas, Martin Buber.

